

LE MONDE QUI VIENT...

Dans *Champs, usines et ateliers*, paru en Angleterre en 1910, Kropotkine tentait de penser une autre organisation de la société. Il voulait répondre à cette question: «*Que devons-nous produire, et comment?*». Qui serait, aujourd'hui, en mesure de penser une telle question de façon aussi globale? Deux siècles ont passé. Celui de Kropotkine s'est effondré dans la Première Guerre mondiale. Le XX^{ème} dans lequel beaucoup d'entre nous ont passé la plus grande partie de leur vie s'est terminé dans une suite d'événements qui ne cessent de nous hanter. Mai 68, sous les différentes formes qu'il prit dans le monde dit développé, sonne le début de sa fin tout en annonçant un nouveau monde où la formation scolaire et universitaire pour une part, la consommation systématique pour une autre, deviennent la règle. Vingt ans plus tard, la division du monde en deux concepts politiques, disparaît. Le monde stalinien que l'on pouvait croire éternel, s'évanouit. Au début des années 1990 apparaît un ovni: *Mosaic*. Il s'agit du premier navigateur *web*. Accueilli avec beaucoup d'incrédulité, il annonce *Internet*. Ce réseau des réseaux va étendre sa toile sur le monde entier. Le 11 septembre 2001 la chute des tours à New-York signe la fin du XX^{ème} siècle. Nous sommes aujourd'hui au XXI^{ème} siècle, le monde a changé bien plus que nous n'aurions pu l'imaginer il y a quelques années. L'imaginaire, l'anarchiste comme les autres, reste accroché au XX^{ème} siècle tant il est difficile de percevoir la totalité, la complexité et l'état de notre planète.

QUEL NOUVEAU MONDE?

Il est tout à la fois très facile à décrire et d'une incroyable diversité. Notre monde est le monde. La mondialisation est notre quotidien. Le plus petit comme le plus éloigné des pays est notre voisin. Notre monde n'a jamais été aussi petit. En quelques heures nous le traversons, d'Est en Ouest, du Nord au Sud et pourtant il nous reste toujours aussi étranger. C'est aussi un monde en guerre soumis à trois transformations fondamentales.

En disparaissant, le système stalinien a laissé la place libre au capitalisme et à la mondialisation. Le terme anglo-saxon employé, «*globalization*», semble plus pertinent. En effet la production de quelque bien que ce soit peut se faire de façon identique partout dans le monde. De ce fait, la concurrence règne et chacun, à quelque niveau qu'il soit, devient un danger pour l'autre. La guerre économique dans laquelle nous évoluons, peut, selon les moments, prendre tel ou tel aspect, un prix bas ou un licenciement. Parfois, elle prend même le visage d'une catastrophe industrielle. Pire que tout, elle produit un discours lancinant, insinuant dans nos cerveaux disponibles que tout cela est pour notre bien. Ce dernier se réduisant à l'augmentation de notre pouvoir d'achat. Les pouvoirs nous assènent qu'il n'y a pas d'alternative. Cette guerre en plus de son idéologie à la fois guerrière et quiétiste produit son opium. Il ne s'agit plus de religion, d'espérance d'un au-delà merveilleux. Cet opium du peuple c'est la consommation de produits tous plus beaux les uns que les autres. Le dernier en date surclassant les précédents et produisant de ce fait une hiérarchie dans cet esclavage. Il indique alors le niveau d'intégration de chacun dans la société.

C'est le bruit, la fureur et le sang qui différencient la «*vraie*» guerre de sa sœur économique. Sous une forme ou une autre, les conflits armés forment le bruit de fond de ce XXI^{ème} siècle, ralentissant, si ce n'est menaçant au-delà des humains qui s'y trouvent mêlés, le capitalisme lui-même dans sa conquête du monde.

Irak, Syrie, Ukraine, Lybie, Yémen, Nigeria, Mali, Somalie, Birmanie, etc... dans tous ces pays il y a une guerre ouverte, dans bien d'autres elle est latente. Les motifs sont variés, multiples, plus ou moins compréhensibles. Partout cela sert les élites au pouvoir ou cela prépare l'arrivée au pouvoir de nouvelles. Le mythe de la guerre d'indépendance, ouvrant la voie à une révolution nationale, cher aux années soixante, est

définitivement enterré. Mais tous ces conflits sont sources de bénéfices, les ventes d'armes ont crû comme jamais. Selon *Amnesty international* dans son rapport de 2014, le marché total des armes s'élève à plus de 113 milliards d'euros par an, alors qu'elles ne produisent par elles-mêmes aucune plus-value. La première conséquence de cet état de choses est la montée exponentielle des transferts de populations dus aux guerres aussi bien qu'à la misère économique. A cet état de fait s'ajoute la réalisation des prédictions faites de toutes parts par les experts climatiques. S'il n'y a pas plus de catastrophes naturelles, ces dernières prennent des dimensions de plus en plus graves. Les échecs successifs des grandes conférences sur le climat montrent bien que les résistances au changement émanent aussi bien des pouvoirs financiers et politiques qui y voient un danger pour leur situation que des populations qui perçoivent bien que si changement il y a, ce sera fait sur leur dos. Il est plus facile de construire un mur entre deux pays, Israël-Palestine, Inde-Bangladesh, États-Unis-Mexique qu'une digue contre la mer comme à Djakarta. Des millions de gens sont donc en marche vers un ailleurs où ils pourraient vivre. Une partie d'entre eux se dirige vers l'Europe qui leur apparaît comme un havre de paix. C'est dans cette Europe que sont nées les idées de révolution qui se sont propagées dans le monde entier. C'est de cette Europe, qui s'est voulue longtemps le centre du monde, qu'il faut se départir pour tenter de comprendre notre société mondialisée en pleine mutation. Car la différence entre cette Europe et le reste du monde n'est plus. Il n'y a plus d'endroits non-civilisés. Il n'y a plus d'endroits qui échapperaient à la technologie folle qui est le signe concret de la mondialisation. Il n'y a en fait plus d'Europe.

LE DÉFI ENVIRONNEMENTAL

Avertis par des spécialistes du climat relayés par nombre de militants conscients et tous peu écoutés, nous voyons venir devant nous le temps des catastrophes naturelles. Certes, elles ne semblent pas être si naturelles que cela puisque beaucoup de gens nous disent qu'elles sont la conséquence du productivisme humain. Mais elles sont naturelles dans la mesure où elles échappent au contrôle de ces mêmes humains. Elles entraînent avec elles des catastrophes humaines. Ces dernières vont remodeler l'apparence même de notre monde. Si en France le littoral atlantique est grignoté mètre après mètre de façon inexorable sans entraîner pour le moment de grand bouleversement de population, il n'en est pas de même ailleurs où des millions de gens vont se retrouver avec les pieds dans l'eau. Que va-t-il se passer au Bangladesh où la moitié du pays est cinq mètres au dessous du niveau de la mer? L'Inde a déjà prévu ce risque en construisant une barrière, un mur de 3200 km, pour empêcher les réfugiés climatiques de venir chercher abri chez elle.

Les énergies fossiles, vieilles de millions d'années, se font de plus en plus rares et simultanément deviennent de plus en plus chères à extraire, alors que leurs utilisations insensées aggravent les risques climatiques. La concurrence clémentine que se livrent les industries agro-alimentaires a pour conséquence la raréfaction régulière des surfaces boisées ou herbacées qui transforment le gaz carbonique et qui ainsi participent à l'équilibre de notre atmosphère.

Il est de bon ton de penser dans nos pays que la dégradation environnementale ne fera que rendre nos conditions de vie plus difficiles, sans toucher à nos organisations sociales. C'est évidemment un leurre. Les transferts de populations vont entraîner dans les pays hôtes, malgré eux, des déséquilibres profonds. La raréfaction progressive des énergies fossiles aura pour conséquence une refonte complète des modes de distribution et de consommation de ces flux. Qui aura droit aux sous-produits et qui n'y aura pas droit? Tout cela aura des effets politiques. Il suffit de voir ce qui se passe en Irak-Syrie. Au départ, il y eut la volonté de mettre la main sur les champs pétrolifères, cet appétit était enrobé d'un discours démocrate. A l'arrivée il existe un nouvel État qui se met en place, balayant sur son chemin les résistances fantoches qui lui sont opposées. La particularité de ce nouveau venu réside dans son discours. Éminemment religieux, c'est un mélange de retour aux origines, celle d'un islam mythifié, et d'un refus de la culture occidentale, d'une dénonciation d'un impérialisme de même origine, le tout agrémenté d'une dimension messianique, le retour du califat. Il a dressé contre lui l'ensemble des puissances mondiales qui vont tenter de le réduire. Mais ce messianisme qui correspond au messianisme juif revendiqué par la partie religieuse réactionnaire du monde politique israélien est une réponse aux angoisses de bien des populations. Face à ces dangers, la globalisation technologique du monde a la prétention d'apporter une solution.

LA SOCIÉTÉ NUMÉRIQUE

Avant d'aller plus loin, il faut remarquer que la société actuelle n'a jamais été aussi fragile. Elle tient toute entière debout par la grâce de quelques fils électriques. Il suffirait que quelques-uns des plus gros d'entre eux soient coupés, brisés, sabotés pour qu'une catastrophe humaine considérable ait lieu. Pour le moment il n'en est rien, ce qui nous permet de penser aux solutions numériques qui nous sont proposées ainsi qu'à la forme nouvelle que prennent les sociétés humaines. Cette énergie est produite en grosse partie par des

centrales nucléaires. Cela justifie aux yeux du plus grand nombre l'existence de ce danger permanent et menaçant. Autour de cette production et par sa grâce, un monde numérique se met en place. Jour après jour, il grignote les possibilités de vivre sans fil à la patte. L'éventualité laissée à chacun de transporter un téléphone dans sa poche est devenue au fil du temps l'obligation d'en garder un allumé en permanence. Ces outils bien pratiques, qui permettaient d'être joignable facilement, ont changé d'utilisation: ils sont devenus des outils sociaux permettant bien sûr de téléphoner mais surtout, la miniaturisation aidant, de participer directement au mode de production global. Il suffit d'avoir une de ces «*applis*» installée en son sein pour pouvoir vendre ou acheter, des objets (un vieux vélo ou une maison neuve) ou des services (appeler un taxi, un «*Uber*» ou autre, comme chercher un travail) sans avoir besoin de la médiation institutionnelle traditionnelle. Ils sont aussi devenus des outils universels. Il est toujours étonnant de voir les réfugiés comme les migrants arrivant sur le sol européen, chercher de l'eau et la possibilité de recharger leurs appareils.

Derrière ces innovations technologiques, plane le concept de progrès. Cette idée que nous avons héritée du XIX^{ème} siècle comme pendant des luttes sociales. L'évolution technologique espérée, semblant annoncer une société libérée du travail a fait long feu. Il faut désormais faire la différence entre une technologie libératrice et une autre aliénante. La frontière théorico-idéologique entre les deux étant la plupart du temps floue si ce n'est souvent inexistante.

C'est dans ce flou, dans ce vide théorique, que s'est glissée l'idée de l'amélioration de l'homme, autrement dit le transhumanisme. Cette idéologie tente de faire la synthèse entre ces techniques, au départ réparatrices, liées à une médecine qui tente d'améliorer la vie d'une part et la technologie que l'on qualifie de sociale (sic) de l'autre. En arrière-plan la question d'une autre façon de créer la vie comme d'en repousser les limites apparaît. La mort ne devenant à terme qu'un accident de parcours.

Nous sommes entrés dans une société où le lien social ne passe plus entre les gens que l'on croise dans la rue, au travail ou dans chaque famille. Le lien social circule à travers cet appareil que l'on transporte avec soi toute la journée et que l'on garde souvent allumé la nuit. Il passe à travers ce qui a pris l'horrible nom de «*réseaux sociaux*». Il nous permet de faire beaucoup de choses, aussi bien trouver du travail que déclarer son amour ou même rompre. Sous une forme ou une autre, chaque utilisateur offre une information, nourrit cet ogre dénommé «*Big Data*» qui offre à bien des entreprises dites «*du Web*», le carburant nécessaire à leur fonctionnement. Les plus grandes comme Microsoft, Google, Apple, Facebook et bien d'autres, de taille inférieure, utilisent l'information que nous leur procurons à des fins commerciales. Nous sommes devenus leurs employés non-payés, incapables de réclamer un salaire, de négocier des conditions de travail acceptables. Il nous est impossible de nous mettre en grève. L'arnaque imparable, c'est de nous faire croire qu'en échange de cette information fournie gratuitement nous avons droit à utiliser gratuitement ces mêmes outils sociaux. Chacun sachant pertinemment que c'est la gratuité de la matière première, c'est-à-dire les informations que nous produisons sans nous en rendre compte en utilisant Internet, qui est la garante de la réussite financière de ces entreprises.

Si pendant des siècles la richesse pouvait correspondre à la capacité de produire ou de contrôler la production de richesses concrètes, aujourd'hui il n'en est plus de même. La production immatérielle domine le monde.

PENSER LE MONDE

Voilà le défi auquel les anarchistes sont confrontés en ce moment. Notre monde doit faire face à trois défis. Le premier est environnemental, le second est économique et technologique, le troisième est humain.

C'est ce dernier qui oblige à penser en urgence. Les migrations, pour quelques raisons que ce soit, économiques, environnementales ou guerrières, menacent la stabilité du monde.

Il n'est plus possible de nous réfugier dans la citadelle d'une société développée. Près d'un quart de milliard d'individus sont aujourd'hui en recherche d'un asile. L'équilibre humain des sociétés hôtes est en péril. Face à ce que certains appellent l'effet de seuil ; c'est-à-dire le moment où l'impression de ne plus être chez soi, prédomine, des courants de rejet xénophobes et parfois racistes se développent.

On ne peut pas croire que nous allons rester indemnes. Nous vivons dans un monde unifié d'un point de vue économique et technologique. La baisse de la productivité en Chine impacte l'Amérique du sud. La baisse du prix du pétrole met en danger nombre d'économies locales. Nous avons bien vu que la crise financière dite des «*subprimes*» qui a pris naissance aux États-Unis a jeté toute la planète dans un maelström financier dont nous ne sommes toujours pas sortis depuis 2007. La quête d'une croissance hypothétique

empoisonne tout autant nos élites que les couches prolétaires. Ce mythe né dans une Europe en reconstruction n'a plus de sens aujourd'hui.

Nous vivons dans un monde où le dérèglement climatique ne se passe plus seulement ailleurs. Nous vivons sur une planète où ce qui se passe ailleurs a un impact ici. Nous vivons dans un monde unifié, solidaire d'où la solidarité est absente. L'idéologie économiste libérale nous propose un monde utilitaire. Existe-t-il une alternative? A cette question fondamentale, il semble que seule la mouvance islamique ait une réponse qui dépasse celles des petits groupes libertaires. L'État du même nom, qui en est le héraut, propose lui une autre vision de la vie. Le monde est séparé en deux: ceux qui croient et les autres. Pour Boualem Sansal, auteur de *2084; la fin du monde*, paru chez Gallimard, en 2015, c'est un système qui «*n'épuise pas les ressources de la nature! Il prône une vie archaïque. La population n'a pas besoin de voitures, ni de télévision*». Les anarchistes peuvent-ils proposer autre chose? Kropotkine, encore lui, nous a donné de quoi bâtir une autre vision de l'avenir. Dans son ouvrage *L'Entraide*, un facteur de l'évolution paru en 1902, il nous rappelle ceci: «*Dans la pratique de l'entraide, qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive et certaine de nos conceptions éthiques; et nous pouvons affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entraide, et non pas la lutte. Et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entraide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce*».

Il nous reste à la mettre en pratique.

Pierre SOMMERMEYER.
